

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Maurice DENIS

L'importance du sujet dans la peinture religieuse
(Suite et Fin)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1927, tome 25, p. 223-229

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

L'importance du sujet dans la peinture religieuse

(Suite et Fin)

Relisons la belle phrase de Michel-Ange, dans le *Dialogue de François de Hollande* : « Il ne suffit pas de rendre en partie l'image vénérable de Notre-Seigneur, d'être un maître plein de science et de pénétration, j'estime pour ma part, qu'il lui est nécessaire de mener une vie très chrétienne ou même sainte, s'il le pouvait, afin que le Saint-Esprit l'inspire. »

Cette sorte de poésie intime transforme, élève, ennoblit tous les sujets. Encore faut-il que le Saint-Esprit inspire l'artiste et que les enseignements de la Foi lui fournissent un beau sujet extérieur. Voilà l'esprit d'où procède l'art chrétien, voilà le je ne sais quoi qui le caractérise. Mais il manque ce qui le définit et le rend pleinement intelligible, le sujet dogmatique, hiératique, historique, le sujet sacré offert par la Religion à l'artiste.

C'est une servitude, mais une servitude glorieuse, et nécessaire.

Observons d'abord que les artistes modernes ont peine à s'y soumettre. Ce n'est pas dans nos mœurs. Voyez dans les salons de peinture, reflets des modes et des théories modernes, ce qui se passe pour l'art profane. Combien de natures-mortes, de paysages, de figures nues, qui ne sont que des études ou des morceaux d'exécution ! Ah, Peinture, que de pauvretés on commet en ton nom ! Un comptoir de *Chardin* ou de *Cézanne* contient peut-être autant d'art que *Le Jugement dernier*, de Michel-Ange. Mais qu'il y ait autant d'humanité, d'émotion, de poésie et d'éloquence dans trois pommes sur une serviette que dans le drame gigantesque de la Sixtine, dans les *Quartiers de viande* de Rembrandt que dans ses *Pèlerins d'Emmaüs*, c'est ce qu'il est absurde de soutenir ! On ne se passe pas de sujets ; il y en a de grands, il y en a de médiocres : le choix que l'artiste en fait donne la mesure de son esprit.

Mais le sujet sacré est donné. Il est fixé par les règles liturgiques, traditionnelles, dogmatiques : tout le problème est dans l'adaptation du sujet intérieur, au sujet donné.

Et encore ici, distinguons ; l'art religieux se conçoit en dehors de l'église : c'est l'apologétique du dehors. C'est là que l'imagination de l'artiste se donne toute licence d'interpréter les sujets sacrés, d'en inventer de nouveaux, de ceux-là par exemple qui lui sont fournis par sa méditation personnelle. C'est ce que fait G. Desvallières lorsqu'il incorpore aux sujets sacrés, ses souvenirs tragiques de la guerre, ses douleurs privées et ses prières. Il a tiré de ce thème émouvant des ressources extraordinaires, et cet art-là est celui qui peut-être paraît le mieux convenir à notre époque, d'abord parce que notre époque est individualiste, ensuite parce qu'il a des chances d'atteindre et de remuer l'esprit des masses hostiles ou indifférentes.

Mais le but final de l'art religieux est dans l'église. Ornement du culte il doit l'être avant tout, et ensuite il doit incliner les âmes à la piété. Il faut donc qu'il se plie à la lettre des sujets sacrés, et dans une certaine mesure, il faut qu'il tienne compte des dispositions du public, du peuple fidèle.

Comment concilier cette double condition, ce double devoir avec la liberté de l'artiste, avec son sujet intérieur ?

C'est ce que je crois possible si l'on veut bien revenir à l'Évangile, au lieu d'imposer à l'artiste des sujets trop abstraits ou trop rebelles à l'essor de son imagination plastique.

À l'époque des catacombes une figuration allégorique, quelques hiéroglyphes suffisaient. Puis le moyen âge entreprit à l'usage des illettrés de vastes encyclopédies théologiques, morales, historiques, scientifiques. Vous connaissez les détails que M. Mâle a prodigués sur les sources doctrinales de ces magnifiques ensembles : la cathédrale était un livre, l'artiste n'était que l'interprète de l'École et des Docteurs.

La Renaissance a continué sur ce point le moyen âge. Et les chambres de Raphaël, en particulier la *Signature*, sont des modèles sublimes d'œuvres d'art exécutées d'après un programme. Après le concile de Trente, le développement des ordres religieux luttant de magnificence dans des chapelles ouvertes au public a favorisé surtout en

Italie, les sujets religieux empruntés à la vie des fondateurs

ou des réformateurs d'ordres. D'immenses plafonds ont été consacrés à la gloire de Saint-Ignace ou à la dévotion du Rosaire. La disproportion entre ces surfaces et cette magnificence, et la particularité des sujets de dévotion, n'a pas été sans faciliter la boursoufflure et l'usage fastidieux de l'allégorie.

De tels sujets ne sont plus assez concrets, ni assez humains ; ils sont trop loin de la poésie des Paraboles. Peu à peu l'évolution des sujets s'est faite dans un sens d'abstraction. Au lieu des sujets classiques tirés de l'Évangile, facilement intelligibles, et qui au moyen âge remplissaient par exemple tout l'immense vaisseau de la cathédrale de Montréal, à Palerme, on est arrivé à ceci, que pour la grande majorité du peuple fidèle, — selon la remarque de M. Paul Cazin, — toute représentation artistique des choses religieuses n'est guère plus qu'un signe abstrait. Et il est bien vrai qu'il faut un sacré Cœur dans l'église ou dans la maison pour signifier la dévotion au Sacré Cœur : c'est un drapeau plutôt qu'une image ; c'est l'emblème, le point de ralliement de la Confrérie comme la statue de Notre-Dame de Lourdes, comme la statue de Saint-Antoine de Padoue.

Disons franchement les choses : l'art religieux ainsi compris a plutôt la valeur d'un *talisman* qu'une valeur d'expression ou d'édification. C'est pourquoi on ne lui demande pas de qualités proprement esthétiques, et c'est pourquoi aussi la fabrication en série de statues ou d'images médiocres est devenue courante : elle répond à ces besoins de dévotions particulières, elle suffit à les satisfaire.

Ainsi est né l'objet religieux dont les caractères sont tout à fait distincts de ceux de l'œuvre d'art. Deux anecdotes en donneront l'idée. Un ecclésiastique français était allé en pèlerinage à Rome ; on lui demanda, au retour, ce qu'il pensait des églises d'Italie ; il répondit qu'elles étaient remplies d'*objets d'art*, mais qu'il avait été un peu scandalisé de n'y pas voir d'*objets religieux*. Ce qui d'ailleurs était assez inexact, car les églises d'Italie sont elles aussi envahies par ce que Huysmans appelait *la bon-dieuserie*...

Voici l'autre histoire. La femme d'un artiste de mes amis tombe malade ; elle est soignée chez elle et son lit surmonté d'un Christ de Van Dyck est entouré de gravures et de photographies pieuses d'après les maîtres anciens ; mais la bonne sœur qui garde la malade cherche en vain sur les murs quelque image de la rue Saint-Sulpice à laquelle s'attache pour elle une idée de dévotion, et enfin elle éclate : « Comment, madame, chez des gens si bien pensants, vous n'avez pas un seul *objet de piété* ! »

Un mot encore pour me faire mieux comprendre. Ces Statues de Saint-Antoine, du Sacré-Cœur, etc., vous êtes-vous demandé pourquoi elles sont si laides ? Eh bien ! c'est qu'il est difficile de mettre de l'imagination et du sentiment dans les limites d'une figure drapée dont le geste, les attributs et presque la physionomie nous sont imposés par l'usage. Cela est au-dessus des forces humaines. On m'objectera qu'au moyen âge, il n'était pas non plus commode de réussir des Apôtres ou des Evangélistes, des Saint-Pierre et des Saint-Paul (maintenant peu demandés) ; on s'en tirait par de l'humilité, et c'est peut-être ce qu'il y aurait de mieux à faire aussi de nos jours... Il faudrait aussi ne pas s'efforcer d'être ennuyeux. Mon ami Alexandre Cingria a écrit un livre sur les *Causes de la Décadence dans l'Art sacré*, où il démasque, stigmatise fort justement ce culte de l'ennui dans l'art religieux, cette peur de la vie, cette odeur de cave et de moisissure qui s'accordent très bien d'ailleurs avec l'esprit janséniste et l'esprit académique. Cela s'applique tout particulièrement aux statues dont nous parlons. Les sculpteurs du moyen âge ne croyaient pas qu'une statue pieuse dût être solennelle et glaciale pour inciter à la piété. Et au lieu d'accentuer la banalité des visages et des draperies, ils mettaient dans de tels sujets le plus possible de fantaisie. Je songe par exemple au *Saint-Joseph* de Reims, si imprévu et si vivant.

Il ne faut pas nous imposer des sujets trop abstraits, trop difficiles, de ceux qui sont pour ainsi dire *la négation de l'art*. Cela est comme les prescriptions des pharisiens, trop lourd à porter.

Ainsi pour les sujets eucharistiques, si nous voulons

chercher dans la liturgie ou dans la théologie ou dans la mystique, des éléments de symbole ou d'allégorie, il n'est pas impossible que nous réussissions. Mais rien n'est plus difficile, rien n'est moins plastique, rien n'est moins à la portée des artistes. Et j'ajoute à la portée du public. Pensons un peu à cet immense public de baptisés, qui ne viennent dans l'église que pour assister à un mariage ou à un enterrement. Ces complications leur sont fermées tandis que les sujets eucharistiques tirés des récits et des paraboles évangéliques les intéresseront toujours. Il y a une vertu dans l'Évangile, dans le langage évangélique, qui a le pouvoir de toucher profondément, éternellement les masses, et finalement de les convertir.

Les sujets tirés de l'Évangile sont éternels, ils comportent plus de poésie et d'expression qu'aucun autre ; ils sont humains, ils sont divins, ils sont populaires, ils sont inépuisables, ils sont pittoresques ; ils comportent des possibilités indéfinies de renouvellement. On les suit à travers les âges, se modelant sur la sensibilité des artistes et sur l'esthétique des diverses époques, toujours beaux, toujours neufs, toujours émouvants. Avant la Renaissance, et à la fin du XIX^e siècle, les artistes ont modernisé les sujets sacrés et sans crainte d'anachronisme, habillé à la moderne les personnages de l'Évangile. N'avez-vous pas pensé qu'en faisant cela, nous voulions montrer que l'œuvre de la Rédemption et de la Grâce divine est de tous les temps, de tous les pays, et qu'il est bon de montrer cela ?

Parlerai-je de l'Ancien Testament ? Lui non plus, n'est plus demandé. Le lyrisme incomparable du Psalmiste, de Job et des Prophètes, ce prodigieux langage imagé où de nos jours un Paul CLAUDEL a trouvé de si magnifiques inspirations, ne devrait-il pas alimenter l'imagination et l'enthousiasme des artistes ? Les sculpteurs et les peintres ont-ils vu le soleil sauter de sa couche comme un époux, comme un géant qui s'élance du plus haut du ciel ? ou encore les montagnes danser comme des béliers et des agneaux ? Les portes éternelles se sont-elles ouvertes devant eux, ont-ils vu entrer le Roi de gloire ? *Hæc est generatio quaerentium eum, quaerentium faciem Dei Jacob...* Ah, quelle exaltation, et comme nous sommes loin des fadeurs et des poncifs, et des statues académiques, et des sujets de circonstances !

Je voudrais qu'il y eût dans chaque séminaire un poète, un artiste chargé de la fonction précise de cultiver l'enthousiasme, d'exalter le goût de cette beauté lyrique qui est celle des livres saints et qui devrait être celle des œuvres d'art à l'église. Je voudrais que les clercs fussent habitués à exiger d'un vitrail, d'une statue, d'une peinture, la même exaltation que celle qu'ils trouvent dans les magnificences de la prière liturgique ; au lieu de cultiver l'archéologie et l'étude des styles du passé, qu'ils s'imprègnent de ces beautés grandioses. Il n'est pas très utile qu'ils soient en état de discuter avec un architecte sur l'exactitude d'une restauration, sur le style de telle ou telle église. Ce qui est indispensable, c'est qu'ils goûtent la poésie des livres saints pour obliger les artistes à s'en inspirer, et à se tenir sur ces hauteurs. C'est qu'ils soient assez épris de beauté liturgique pour ne rien tolérer de bas, de vulgaire, d'ennuyeux dans les œuvres qui servent d'ornement à la maison de Dieu.

* * *

Il se joue actuellement une terrible partie dans l'esprit du public entre la Science et l'Art. Les merveilleuses applications de la science moderne et ses séduisantes hypothèses absorbent de plus en plus l'attention et l'activité des masses. L'art tend à devenir une sortie de divertissement, l'ornement futile de la vie, une dépendance de la mode. Le changement incessant des modes d'art est une conséquence de cet état d'esprit. Le temps est passé où un petit groupe de connaisseurs, armés d'un *criterium* ou deux, régentaient le monde des lettres et des arts. Le temps aussi est passé du Wagnérisme triomphant considéré comme une religion nouvelle et les critiques n'osent plus parler du sacerdoce de l'art, — et pour ma part je ne m'en plains pas ! Ni la musique des *Six*, ni la peinture postcubiste, n'ont de prétentions *esthétique-mystiques* ; l'art d'aujourd'hui ne vise, généralement, qu'à amuser l'esprit, à flatter les sens et à satisfaire le goût de la nouveauté.

Or, l'art religieux ne saurait accepter ce rôle diminué. Il vit de grandes idées et de grands sujets. Il a un grand rôle liturgique et un grand rôle apologetique. Disons avec le regretté abbé MARRAUD, qu'il a aussi un rôle social. A notre époque d'activité scientifique, de vie artificielle, de

mécanisme, et d'automatisme, comment, disait l'abbé MARRAUD, comment faire comprendre à l'ouvrier, à l'homme d'affaires, au bourgeois jouisseur, qu'il y a en eux une finalité plus haute que d'être un rouage qui s'use ?

Qui pourra satisfaire leurs secrètes aspirations vers un peu d'idéal ? La Religion seule appuyée sur l'art. « Art et religion se prêtent un mutuel appui. Ils ne sont jamais plus grands qu'unis. Sans art, le sentiment religieux tend au jansénisme, au protestantisme, au rationalisme ; sans religion, l'art cesse d'être un moyen de communion entre les hommes pour tendre au simple divertissement, à la virtuosité. »

Ainsi parlait l'abbé MARRAUD. Mais pour que l'art redevenue une communion entre les hommes, pour qu'il reste digne de cette grande mission, aujourd'hui compromise, il faut qu'il soit généreux, enthousiaste et libre. Pour que les hommes vivent par lui, il faut que d'abord, lui soit vivant. Ce n'est pas dans la correction froide de l'art officiel, dans la routine, dans les conventions surannées, ni dans l'imitation stérile des styles d'autrefois que la Religion trouvera les ressources d'expression et de lyrisme que l'art aux belles époques lui a prodiguées. Mais il faut aussi que les sujets qu'elle propose à l'artiste, touchent son cœur, enflamment son imagination et s'adaptent à ce que nous avons appelé le sujet intérieur. C'est dans le lyrisme des deux Testaments que les siècles passés ont trouvé leurs plus magnifiques inspirations. Il en sera de même à notre époque, il en sera de même toujours. L'art chrétien doit chanter son *Magnificat. Et exultavit...*

En développant dans le clergé le sens poétique et chez les artistes le sens religieux, la collaboration de la vie liturgique et de la vie intérieure favorisera le renouvellement des grands sujets traditionnels et en même temps la renaissance catholique que nous appelons de tous nos vœux et de toutes nos forces.

Saint-Germain-en-Laye.

Maurice DENIS.